

## Préface

Si Guizot a été si longtemps un des grands méconnus de l'histoire de France, c'est qu'il a fait, comme beaucoup de ses contemporains, deux carrières à la fois, l'une politique, l'autre littéraire; et que l'échec de la première a éclipsé l'éclat de la seconde. Le vaincu de Février 1848 a enfoui dans l'oubli non seulement l'écrivain politique de la Restauration, mais le grand historien de la France et de l'Angleterre qu'il a été toute sa vie. Il est arrivé à Guizot la même chose qu'à Necker. En montant au premier rang de la scène politique, il a exposé son œuvre aux hasards des travaux pratiques, et il s'est brisé sur la Révolution, qu'il avait prétendu terminer.

Tout n'est donc pas absurde dans cet oubli né d'une confusion des genres, puisque Guizot en avait pris le risque, inséparable du caractère de son œuvre : même le grand régime « bourgeois » de notre XIX<sup>e</sup> siècle a eu pour principal ministre non pas un banquier, ou un propriétaire, mais un philosophe-historien, si grande est l'emprise des intellectuels sur la politique française depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. Et ce fut sans doute la malchance du régime de n'avoir comme ultime défenseur que son théoricien. Mais ce fut aussi le malheur d'une grande œuvre intellectuelle d'être apparue inséparable du sort d'un régime. Entre 1840 et 1848, l'histoire de France semble organisée tout exprès pour aboutir à cette double malédiction : en brisant l'intransigeance dogmatique de Guizot, la révolution de Février entend bien enterrer ses livres avec sa monarchie constitutionnelle.

Pourtant, la grande question qui a mobilisé tant d'années toute l'énergie spirituelle — et Dieu sait qu'il en avait — de ce penseur du gouvernement représentatif, cette grande question, celle de la synthèse politique postrévolutionnaire, survit au régime qui l'a renversé. En passant sur l'autre versant du siècle, elle n'est pas davantage résolue par le second Empire, même deuxième manière, dans sa version « libérale ». On la retrouve intacte dans les années 1870, quand les fondateurs de la troisième République s'en emparent pour tenter à leur tour d'en apprivoiser les termes.

Guizot n'est pas redevenu pour les républicains, même modérés comme ceux-là, un auteur avouable. Entre eux et lui, il y a l'espace

qui sépare la République de la monarchie et le suffrage universel de la représentation censitaire. Thiers l'a franchi, cet espace, mais il a toujours eu avec l'histoire et la culture de la Révolution française un rapport d'instinct qui manque même au jeune Guizot, pour ne rien dire du ministre de Louis-Philippe. Ce dernier ne se trouve donc pas en situation d'appel du verdict de 1848. Il reste le bourgeois étroit, anglomane, détesté par Michelet.

Pourtant, lorsque Ferry et Gambetta ont recours à Auguste Comte pour fonder la République sur la loi du progrès, ils sont plus près qu'ils ne le savent eux-mêmes de la souveraineté publique, figure de la raison selon Guizot. D'ailleurs, il suffit de relire Lavisser pour voir à quel point son histoire de France, un des socles de l'éducation républicaine fin de siècle, emprunte son architecture à Guizot : une nation lentement construite par les rois contre les nobles, et que couronne l'émancipation du tiers état en 1789. Si cette généalogie n'est jamais affirmée, c'est que la République née de la journée du 4 septembre ne peut tendre la main au vaincu de celle du 24 février.

Il aura donc fallu attendre jusqu'à la fin d'un autre siècle, le nôtre, pour que Guizot redevienne de plein droit un des grands auteurs de notre XIX<sup>e</sup> siècle : tout ensemble un historien de premier ordre et un profond penseur du politique. C'est qu'en se retirant, la culture révolutionnaire a laissé réapparaître ce qu'elle avait recouvert et les questions qu'elle avait cru résoudre. Il y a quelques années, en 1985, un homme jeune qui avait fait ses classes à la CFDT a consacré un livre à Guizot\*, qui n'est pas précisément un ancêtre du syndicalisme : mais, en relisant cet auteur improbable, Pierre Rosanvallon voulait comprendre sa philosophie du lien social et politique, et son interprétation de l'énigme révolutionnaire.

Le colloque dont ce livre publie les contributions a repris en 1987 l'ensemble du « problème Guizot ». Il s'est réuni dans le cadre charmant du Val Richer, cette propriété normande que Guizot avait achetée en 1836, et où il a passé la dernière partie de sa vie ; le parc devant la maison est orné des arbres qu'il y a plantés, et tout est encore si plein de lui, dehors et dedans, qu'on l'imagine sans la moindre peine au tournant des allées du jardin ou lisant dans la bibliothèque. L'association Guizot-Val Richer, qui rassemble la vaste famille des descendants et qui gère la demeure du patriarche, avait bien fait les choses. Jamais discussion savante ne fut organisée avec tant de délicatesse. Que Mme Primat, celles et ceux qui l'ont aidée, en reçoivent ici la reconnaissance de tous.

La table des matières de cet ouvrage combine l'ordre de la chronologie et celui de l'intellect. Les spécialistes réunis au Val Richer se sont intéressés d'abord à la constellation de problèmes

\* P. Rosanvallon, *Le Moment Guizot*, Paris, 1985.

dans laquelle s'est formée la pensée de Guizot : la Révolution française, la réaction aux Lumières, le contre-exemple anglais, la philosophie allemande ; puis ils se sont tournés vers le théoricien de la politique postrévolutionnaire, des essais de 1820-1822 jusqu'aux conceptions constitutionnelles du régime de 1830. Le centre du livre traite de l'homme politique de Juillet, qui n'est pas tout entier contenu dans l'échec final. La dernière partie regroupe les études consacrées aux travaux historiques de Guizot et à sa vision ultime de l'homme. Un essai biographique clôt l'ensemble. Mon souhait est que ce recueil puisse un jour être considéré comme une pierre d'angle dans l'historiographie consacrée à Guizot.

François Furet,  
Institut Raymond-Aron,  
École des hautes études en sciences sociales.